

LEWIS CARROLL

LA CHASSE À L'ESCARQUIN

DRAME EN HUIT ACTES

Titre original : *The Hunting of the Snark*
(Edition : *The Annotated Snark*, Martin Gardiner, 1962)

Traduit de l'anglais
par Laurent Chiacchiérini
© 1984-2007

Tous droits réservés pour cette traduction



AVANT-PROPOS

Au cas – malheureusement très vraisemblable – où l'on reprocherait à l'auteur de ce court mais instructif poème d'avoir écrit des inepties, je suis convaincu que la raison en serait le vers suivant :

« Parfois le beaupré même se mêlait au safran. »

Confronté à cette pénible éventualité, je pourrais invoquer avec indignation le reste de mon œuvre comme témoignage de ma moralité ; je pourrais souligner le caractère hautement moral du poème lui-même, les principes mathématiques qui y sont soigneusement imbriqués et les précieux enseignements qu'il prodigue en matière d'Histoire Naturelle. Toutefois je n'en ferai rien et je me bornerai plus prosaïquement à donner l'explication du phénomène.

Le Carillonneur, qui avait un souci presque maniaque des apparences, faisait déposer le beaupré une ou deux fois par semaine dans le but de le repeindre. Or, à maintes reprises, au moment de le remettre en place, plus personne à bord ne se rappelait s'il allait à la poupe ou à la proue. Inutile alors de demander l'aide du Carillonneur, car il se contentait de citer le Code maritime ou les instructions du Ministère, toutes choses auxquelles l'équipage n'entendait rien, de sorte que, la plupart du temps, le beaupré se retrouvait monté tant bien que mal en travers du safran. L'homme de barre¹ en avait les larmes aux yeux : il savait bien ce qui n'allait pas mais, hélas, à l'article 42 du Code stipulant « Défense de parler à l'homme de barre », le Carillonneur avait fait rajouter « Défense à l'homme de barre de parler ». Ainsi, toute protestation de sa part étant impossible, le navire restait ingouvernable jusqu'à la remise en peinture suivante et, en attendant, il avançait à reculons.

Le présent poème étant, dans une certaine mesure, apparenté à la Jacablariade², je voudrais profiter de l'occasion pour répondre à une question que l'on m'a souvent posée, à savoir comment prononcer les mots « Guïguï » et « chloroporc ». Eh bien, le premier se prononce de façon à rimer avec « cuicui » et le second de façon à rimer avec « porc », « port » ou « pore ». Cette dernière précision s'impose car j'ai moi-même entendu des gens prononcer « chloroporque », ce qui est de la démenche pure.

Par ailleurs, l'occasion me paraît bonne d'expliquer les autres mots abstrus figurant dans le poème. La théorie exposée par le Patapouf, celle des « mots-valises » renfermant plusieurs significations, me semble être la meilleure explication.

Prenez par exemple les mots « faible » et « fragile », et essayez de les prononcer simultanément. Il est probable que vous direz soit « faible-fragile », soit « fragile-faible », selon le mot vers lequel votre esprit penche en premier. Cependant, si vous disposez – chose rare – d'un esprit parfaitement équilibré alors vous direz « flabile ».

L.C.

¹ Ce poste était généralement tenu par le Cireur, qui y trouvait un refuge contre les lamentations incessantes du Cuisinier, lequel se plaignait du manque de cirage sur ses trois paires de chaussons.

² NdT : l'auteur fait allusion à un poème publié dans son ouvrage « [De l'autre côté du miroir](#) » (suite de « [Alice au Pays des Merveilles](#) ») et figurant en Annexe.

ACTE PREMIER

L'ACCOSTAGE

« La belle Escarquinière ! » dit le Carillonneur,
Débarquant sur la plage l'équipage avec soin,
Prenant par les cheveux chacun de ses marins
Afin que l'accostage fût fini de bonne heure.

« La belle Escarquinière ! Je vous l'ai dit deux fois :
Voilà qui vous devrait encourager déjà.
La belle Escarquinière ! Je vous l'ai dit trois fois :
Ce que je dis trois fois devient digne de foi. »

L'équipage au complet comprenait un Cireur ;
Un maître Chapelier comme il en est des tas ;
Pour régler les litiges, un Conseiller d'État ;
Et un Courtier en biens tenant lieu d'assureur.

Un Champion de Billard aux qualités immenses
Aurait bien pu gagner beaucoup plus qu'on ne pense
Si ce n'est qu'un Comptable engagé à grands frais,
Calculait de chacun le salaire au plus près.

Ajoutez un Castor qui arpentait le pont
Ou faisait sa dentelle sur le gaillard d'avant.
Il les aurait sauvés du naufrage souvent
Mais personne ne sait le lieu ni la façon.

Un autre était fameux pour le nombre d'objets
qu'il avait oubliés en mettant pied à bord :
Son parapluie, sa montre et ses bijoux en or,
Ainsi que les habits prévus pour le trajet.

Les quarante-deux caisses empilées par ses soins,
Portant toutes son nom consigné à la main,
Etaient restées en rade au départ sur le quai
Car il avait omis de les faire embarquer.

L'oubli de ses effets n'était guère important
Puisqu'il avait sur lui par pluie ou par beau temps,
Sept ou huit manteaux et trois paires de chaussons ;
Mais le pire était qu'il ne savait plus son nom.

Alors on l'appelait d'une onomatopée
Telle que « Hep ! », « Holà ! » ou bien encore « Ohé ! »
D'aucuns disaient « Machin ! », d'autres ne disaient rien.
Qui voulait lui parler trouvait bien un moyen.

Ceux qui lui préféraient un nom plus indiqué
L'affublaient, c'est un fait, de divers sobriquets
Tels que « Bouts de chandelle » pour ses meilleurs amis
Ou « Fromage fondu » pour ses pires ennemis.

« Il n'est pas bien gracieux, non plus que très malin
(Ainsi que le peignait le vieux Carillonneur).
Mais il a du courage – c'est tout à son honneur –
Car il en est besoin pour chasser l'Escarquin. »

Blaguant avec les hyènes, étrange phénomène,
Il défiait leur regard, et sans la moindre gêne.
On le vit une fois prendre un ours par la main
Sous le prétexte de consoler son chagrin.

Il était Cuisinier mais faillit rendre fou
Notre Carillonneur du fait que, voyez-vous,
Il n'offrait pour tout mets que des pièces montées,
Cuisine sur laquelle on n'aurait su compter.

Sur le dernier d'entre eux attardons-nous enfin
Même si son esprit n'avait rien d'alléchant.
Comme son idée fixe avait nom « Escarquin »,
Le bon Carillonneur l'engagea sur-le-champ.

Il était Charcutier mais clama sans détour,
Alors que le navire voguait depuis huit jours,
Que la chasse au Castor était son seul bonheur,
Ce qui remplit d'effroi ledit Carillonneur.

Ce dernier expliqua, des sanglots dans le ton,
Qu'il y avait à bord un unique Castor,
Par lui apprivoisé, nourri au biberon,
Et dont il ne pourrait jamais souffrir la mort.

Le Castor, surprenant cette conversation,
Déclara en versant des larmes d'émotion
Que même le plaisir de chasser l'Escarquin
Ne pouvait compenser ce contretemps certain.

Il exigea du coup que pour le Charcutier
On affrète aussitôt un autre bâtiment.
Mais le Carillonneur, nonobstant sa pitié,
Ne voulut accepter un pareil changement.

Car la navigation n'était pas chose aisée
Dès lors qu'il s'agissait de conduire un bateau.
Pour ce qui est de deux, il n'y fallait songer
Une telle entreprise n'aurait lieu de sitôt.

La seule solution était que l'animal
Achète sans tarder un gilet pare-balles,
Avant de souscrire à une assurance-vie.
(Du moins le Cuisinier donna-t-il cet avis.)

Désireux pour sa part de lui rendre service,
Le Courtier proposa deux sortes de polices,
Destinées toutes deux à assurer sa vie,
L'une contre la grêle et l'autre l'incendie.

Pourtant longtemps après cette journée d'orage,
Le Castor persista à détourner les yeux
Ainsi qu'à afficher un regard soupçonneux
Lorsque le Charcutier rôdait dans les parages.

ACTE DEUXIÈME

LE DISCOURS DU CARILLONNEUR

Quant au Carillonneur, tous le portaient aux nues :
Quel port, quelle élégance et puis quelle tenue !
Tous étaient épatés par son air solennel
Et devinaient en lui un sage exceptionnel.

Il avait acheté une carte des mers,
Laquelle n'arborait nulle trace de terre.
Les autres étaient ravis qu'on leur eût apporté
Une carte si claire et tant à leur portée.

« À quoi bon Mercator, Pôle Nord, Équateur,
Tropiques, Méridiens et autres Parallèles ?
Ce ne sont là que des signes conventionnels !
S'écriait l'équipage, applaudissant en chœur.

Les autres cartes sont pleines d'îles et de caps !
À cet inconvénient désormais l'on échappe,
Notre bon Capitaine nous ayant procuré
Une carte muette facile à déchiffrer. »

Tout était merveilleux si ce n'est le reproche
Que le bon Capitaine qu'ils idolâtraient tant
N'avait qu'une idée pour traverser l'océan,
Idée consistant à faire tinter sa cloche.

Et c'est pourquoi les ordres émanant de ce sage
Avaient le curieux don d'affoler l'équipage.
Entendant : « À bâbord ! Ceci est un bobard ! »
Que diable vouliez-vous que fit l'homme de barre ?

Parfois le beaupré même se mêlait au safran.
Selon le Capitaine à la sagesse innée,
Ce fait sous les tropiques se produisait souvent,
Les vaisseaux se trouvant ainsi « escarquinés ».

Le problème tenait à la navigation,
Plongeant le Capitaine en pleine confusion,
Car il aurait souhaité qu'au moins par vent d'ouest
Son bateau se déplace en direction de l'est.

Ils étaient à présent sains et saufs sur la plage,
Ayant débarqué avec armes et bagages.
Mais au premier abord la plupart déchantèrent
Car le relief n'était que roches et cratères.

Voyant que leur moral était des plus moroses,
Le Carillonneur dit : « Chantons-leur quelque chose !
Quelques chansons à boire sauront bien les distraire. »
Hélas ses compagnons se bornèrent à braire.

Il leur servit du rhum, cela sans chipoter,
Puis il les fit asseoir en cercle tout autour.
Ils durent avouer quel grand homme c'était,
Tandis qu'ils l'écoutaient prononcer son discours.

« Romains, concitoyens, amis, écoutez-moi !
(La belle citation les mit tous en émoi ;
Buvant à sa santé, les marins l'acclamèrent,
Pendant que, généreux, il remplissait leurs verres.)

Bien des mois nous voguâmes et puis bien des semaines
(Par mois quatre semaines ; cela j'en suis certain).
Croyez si vous voulez votre bon Capitaine :
Nous n'avons rencontré trace d'un Escarquin !

Les semaines passèrent, de même que les jours
(Par semaine sept jours ; je dois le concéder).
Jamais au grand jamais, avant notre séjour,
La vue d'un Escarquin ne nous fut accordée.

Permettez, chers amis – ceci est d'importance –
Que je vous remémore ses caractéristiques
Afin que vous sachiez, en toutes circonstances,
Comment identifier l'Escarquin authentique.

Ses marques distinctives sont au nombre de cinq :
La première est son goût, fade mais qui requinque,
Ressemblant à un bas trop serré au mollet,
Avec une saveur digne d'un feu follet.

La deuxième d'entre elles est la manie qu'il a
De se lever si tard qu'il boit son chocolat
À l'heure du souper et que, foi de marin,
Il remet son souper au lendemain matin.

La troisième d'entre elles est sa difficulté
À comprendre le sel d'une plaisanterie.
Il pousse un grand soupir de contrariété
Face à un calembour mais jamais ne sourit.

Un quatrième indice : les cabines de bain,
Devant lesquelles il est confit en dévotion,
Estimant qu'on ne trouve rien qui soit moins vilain,
Opinion selon moi fort sujette à caution.

Son immense ambition vient en dernier dans l'ordre.
Il convient à présent d'en citer les espèces,
De ceux qui ont des plumes et s'en servent pour mordre
à ceux ayant moustaches et griffes qui dépècent.

Mais bien que la plupart ne soient pas dangereux,
Il est de mon devoir de vous avertir que
Certains sont des Crojuns... » Là il s'interrompit,
Voyant le Cuisinier tomber évanoui.

ACTE TROISIÈME

LE RÉCIT DU CUISINIER

Pour le ravigoter, on servit des glaçons,
De la moutarde blanche, ainsi que du cresson,
Puis de la confiture et des conseils honnêtes.
On alla jusqu'à lui poser des devinettes.

Lorsqu'enfin il se vit en état de parler,
Une bien triste histoire il offrit de narrer.
Faisant tinter sa cloche avec acharnement,
Le Carillonneur dit : « Pas un éternuement ! »

Le silence se fit : pas un éternuement,
Pas un cri, pas un bruit, pas même un grognement.
L'homme appelé « Ohé ! » entama son histoire
D'une voix remontant jusqu'à la préhistoire.

« Mes parents, bien que pauvres, étaient de braves gens...

- Abrégeons ! enjoignit le Capitaine hautain.
Il ne faut surtout pas que nous perdions du temps
Si jamais la nuit tombe, adieu notre Escarquin !

- J'abrège quarante ans, gémit le Cuisinier,
Pour en arriver donc, sans pouvoir barguigner,
Au jour où vous me prîtes au nombre des marins
Partis sur l'océan pour chasser l'Escarquin.

Un oncle qui m'est cher (et m'a légué son nom)
Me prévint le jour où je quittai la maison...
- Abrégeons ! répéta l'impatient Capitaine
Tout en faisant tinter sa cloche souveraine.

- Il me prévint alors : « Lorsque ton Escarquin
Est un simple Escarquin, dans ce cas tout va bien.
Ramène-le chez toi autant que tu le peux,
Car il te servira pour allumer ton feu.

On chasse l'Escarquin à grands coups de fourchettes,
À coups de dés à coudre, d'espoirs, de précautions.
On le met en péril armé d'un lot d'actions,
Par l'appât d'un sourire ou d'une savonnette...

(- C'est bien là la méthode, approuva rempli d'aise
Le vaillant Capitaine. J'ouvre une parenthèse
Car c'est exactement ce que l'on m'a appris
Des moyens par lesquels l'Escarquin sera pris !)

- Mais, ô neveu radieux, du jour méfie-toi bien
Où ledit Escarquin n'est autre qu'un Crojun,
Car tu disparaîtras doucement et soudain
Et ce jour marquera certainement ta fin ! »

C'est cela, c'est cela, qui accable mon âme
Quand je pense à mon oncle et à ses derniers mots.
Et depuis lors ma vie n'a plus été qu'un drame :
Mon cœur est tel un bol débordant de lait chaud.

C'est cela, c'est cela... – Tu nous l'as déjà dit !
Se fâcha pour le coup le vieux Carillonneur.
– Eh bien, laissez-moi donc le redire, pardi :
C'est cela, c'est cela, dont j'ai tellement peur.

Je rêve d'Escarquins, sitôt que la nuit tombe.
Je livre une bataille qui tourne à l'hécatombe.
Je trouve un Escarquin dans ces songes ombreux
Et je me sers de lui pour allumer un feu.

Or si mon Escarquin s'avère être un Crojun
(Éventualité qu'on ne peut écarter),
Je m'évanouirai doucement et soudain
Et cette simple idée je ne puis supporter. »

ACTE QUATRIÈME

LA CHASSE

Prenant un air grossade et fronçant les sourcils,
Le Carillonneur dit : « Il n'est pas très malin
D'avoir tant attendu pour révéler ceci,
Alors que l'Escarquin est à portée de main !

Nous te pleurerions tous, tu t'en doutes peut-être,
Si jamais ta personne venait à disparaître.
Aussi pourquoi ne pas nous avoir prévenus
Avant notre départ tout droit vers l'inconnu ?

Il n'est pas très malin d'avoir tant attendu,
Mais je crois que c'est là une chose entendue. »
« Ohé ! » eut alors un soupir à fendre l'âme :
« Je vous l'ai dit le jour où nous appareillâmes. »

Accusez-moi de meurtre, ou tout autre forfait,
(Il faut bien l'avouer : personne n'est parfait)
Mais surtout je vous prie, amis, soyez gentils
Et ne m'accusez pas de vous avoir menti.

Je l'ai dit en hébreu, je l'ai dit en flamand ;
Je vous l'ai dit en grec, ainsi qu'en allemand.
Mais ce qui me chagrine, c'est que j'ai oublié
Que vous dans la marine en français vous parliez.

- Triste histoire en effet, conclut le Capitaine,
Auquel ce long récit avait fait de la peine.
Toutefois maintenant que tu t'es expliqué,
Poursuivre le débat n'est plus guère indiqué.

La fin de mon propos, je crains de ne pouvoir
Vous l'exposer tantôt (Dieu ! Que cela est triste !)
Car l'ennemi est là, permettez que j'insiste
Et que je vous rappelle que c'est votre devoir

De chasser l'Escarquin à grands coups de fourchettes,
À coups de dés à coudre, d'espoirs, de précautions ;
De le mettre en péril armés d'un lot d'actions,
Par l'appât d'un sourire ou d'une savonnette.

Sachez que l'Escarquin n'est pas un animal
Que l'on peut capturer d'une façon banale.
Il vous faut essayer tous les moyens connus
Et même, pourquoi pas, les moyens inconnus.

Allons enfants de la... Je ne termine point,
Cette fière devise étant fort rebattue.
Il vous faut déballer ce dont il est besoin
Et vous tenir fin prêts à lancer la battue. »

Le Comptable endossa un chèque en blanc barré
Et changea sa monnaie contre de beaux billets.
Le Cuisinier peigna ses cheveux avec soin,
Avant d'épousseter ses manteaux un par un.

Le Courtier, le Cireur aiguisaient une pelle
Faisant tourner la meule alternativement.
Le Castor persistait à faire sa dentelle,
Sans partager du tout l'ivresse du moment.

Le Conseiller d'État invoqua son bon sens
Puis fit en vain appel à la jurisprudence
Dans le but avoué de démontrer ceci :
Faire de la dentelle constitue un délit.

Le maître Chapelier imagina comment
Il pourrait bien couvrir les chefs différemment.
Le Champion de Billard, palpitant et tremblant,
Très consciencieusement frotta son nez de blanc.

Le Charcutier sur l'heure s'endimancha fébrile,
Mettant des gants de peau et une collerette,
Disant que c'était comme aller dîner en ville.
Le Carillonneur dit : « Ce sont là des sornettes. »

« Si nous le rencontrons, pria le Charcutier,
Auriez-vous la bonté de me le présenter ? »
Opinant de la tête fort malicieusement,
Le Carillonneur dit : « Ça dépendra du temps. »

Voyant le Charcutier dans ses petits souliers,
Le gai Castor se mit à caracolader.
Même le Cuisinier, d'ordinaire ennuyeux,
Parvint pour une fois à leur cligner des yeux.

« Sois un homme ! intima l'âpre Carillonneur
Lorsqu'il entendit le Charcutier fondre en pleurs.
Si jamais nous venions à croiser le Guiguï,
Nous aurions besoin de toute notre énergie. »

ACTE CINQUIÈME

LA LEÇON DONNÉE AU CASTOR

On chassa l'Escarquin à grands coups de fourchettes,
À coups de dés à coudre, d'espairs, de précautions.
On le mit en péril armés d'un lot d'actions,
Par l'appât d'un sourire ou d'une savonnette.

Alors le Charcutier, pris d'un trait de génie,
Décida de tenter tout seul une sortie,
En un lieu où jamais l'on n'avait mis le pied,
Au cœur d'une vallée lugubre et désolée.

Toutefois le Castor mûrit la même idée
Et choisit lui aussi la vallée désolée.
Or nul des deux ne fit de geste ou de menace
Pour trahir le dépit se lisant sur sa face.

Ils ne voulaient penser qu'au seul mot « Escarquin »
Et à l'œuvre glorieuse de ce jour à marquer,
Et chacun fit semblant de ne pas remarquer
Qu'il avait un rival sur le même chemin.

La vallée devenant toujours plus encaissée,
Comme la nuit tombait, que le soir fraîchissait,
Chacun vit l'autre enfin marcher à ses côtés
(Plus par nécessité que bonne volonté).

Ce fut alors qu'un cri vint déchirer les cieux,
Les avertissant de l'approche d'un danger.
Le Castor devint blanc jusqu'au bout de la queue
Et le Charcutier même en fut tout dérangé.

Il revit son enfance, au bon goût de framboise,
Cette époque bénie, heureuse et reculée,
Car le cri en question lui avait rappelé
L'horrible grincement d'un crayon sur l'ardoise.

« C'est le cri du Guïguï ! s'exclama-t-il soudain
(Celui que d'habitude on traitait de crétin).
Comme dit notre chef, ajouta-t-il tout fier,
L'affirmer une fois, c'est n'en prouver qu'un tiers.

C'est l'appel du Guïguï ! N'oublie pas de compter
Et tu t'apercevras que je l'ai dit deux fois.
C'est le chant du Guïguï ! La preuve est apportée
Il suffit pour cela que je l'aie dit trois fois. »

Le Castor avec soin avait tenu le compte,
Ne perdant pas un mot de la déclaration,
Mais il perdit courage et exgrouina de honte
Lorsqu'il entendit la troisième affirmation.

Ses efforts semblaient se révéler inutiles
Puisqu'il avait réussi à perdre le fil.
Le seul moyen était, pour réparer le mal,
Qu'il se creuse la tête et fasse le total.

« Combien font Deux et Un ? Y a-t-il une façon
De calculer cela en comptant sur ses doigts ?
Fit-il, se rappelant l'école d'autrefois
Et son peu de zèle à apprendre ses leçons.

- La chose peut se faire, lui dit le Charcutier.
La chose doit se faire, cela j'en suis certain.
La chose se fera, sacré nom d'Escarquin !
Apporte-moi de l'encre, ainsi que du papier. »

Le Castor apporta alors de quoi écrire,
Du moins ce qu'il trouva à bord de leur navire,
Tandis que des bestioles sortaient de leur tanière
Et les regardaient faire avec un drôle d'air.

Le Charcutier plongé dans son rude labeur,
Écrivant des deux mains, ne les aperçut point
Et usa tout le long de mots non sibyllins
Afin que le comprit son interlocuteur.

« Prenons Trois comme objet de la démonstration,
Un chiffre qui convient à toute opération.
Ajoutons Sept et Dix ; multiplions ensuite
Par Mille auquel on a ôté le nombre Huit.

Divisons le tout par Neuf Cent Nonante Deux
(Un nombre que moi-même je trouve bien hideux)
Puis retranchons Dix-Sept du quotient obtenu
Et nous aboutissons au résultat voulu.

Profitant de ce que je l'ai encore en tête,
Je te décrirais bien la méthode appliquée,
Si j'en avais le temps, si tu étais moins bête
Mais il me reste encore beaucoup à expliquer.

J'ai vu en un instant ce qui jusqu'à présent
Avait constitué un mystère réel
Et je vais volontiers, sans aucun supplément,
Te dispenser un cours d'Histoire Naturelle. »

Et avec enthousiasme il étala sa science,
Oubliant tout à coup règles et convenances,
Prononçant un sermon qui, à n'en pas douter,
Aurait scandalisé la bonne société.

« Le Guïguï est un être à l'humeur exécrationnelle
Du fait qu'il est perpétuellement en transe
Et son accoutrement est presque inénarrable
Car il a sur la mode plusieurs siècles d'avance.

Mais il n'oublie jamais d'un ami le visage
Et face aux pots-de-vin il se montre très sage.
Il quête à l'entrée des ventes de charité
Sans lui-même tirer de sa poche un billet.

Le fumet de sa chair surpasse en beaucoup mieux
Le gigot de mouton, les huîtres ou bien les œufs.
Pour conserver sa viande, il faut, allez savoir,
Des tonneaux d'acajou ou des bocaux d'ivoire.

Il cuit dans la sciure et se sale à la glu
On l'assaisonne avec le système métrique.
S'il est un point qu'il faut ne pas perdre de vue,
C'est de bien lui garder sa forme symétrique. »

Le Charcutier aurait pu y passer la nuit
Mais décida de mettre un terme à la leçon.
Il se mit à pleurer pour dire à sa façon
Qu'à présent le Castor était de ses amis.

Le Castor pour sa part, au comble du délire,
Avoua qu'en une heure il avait appris plus
Que dans tous les ouvrages qu'il avait jamais lus
Et même dans tous ceux qu'il pourrait jamais lire.

Quand le Carillonneur les vit main dans la main,
Il ne put contenir des larmes dans ses yeux.
« Cette joie, songea-t-il, nous console, ô combien,
Des longs jours endurés sur l'océan houleux. »

À compter de ce jour, Castor et Charcutier
Devinrent des amis sans rien de comparable.
En hiver, en été, dura leur amitié :
Pour toujours l'un et l'autre étaient inséparables.

Et quand des différends entre eux deux surgissaient
(Il faut bien l'avouer : personne n'est parfait),
Ils se remémoraient l'affreux cri du Guïguï,
Lequel avait fait d'eux des amis pour la vie.

ACTE SIXIÈME

LE RÊVE DU CONSEILLER

On chassa l'Escarquin à grands coups de fourchettes,
À coups de dés à coudre, d'espoirs, de précautions.
On le mit en péril armés d'un lot d'actions,
Par l'appât d'un sourire ou d'une savonnette.

Le Conseiller d'État, las de vouloir prouver
Que la dentellerie constitue un délit,
Finit par s'endormir et se mit à rêver
De cet animal qui lui tourmentait l'esprit.

Il se vit donc en rêve au cœur d'un tribunal
Dans lequel l'Escarquin, affublé d'un lorgnon
Et d'habits d'avocat, défendait un cochon
Qu'on accusait d'avoir déserté son local.

Les Témoins témoignaient sans nulle hésitation,
Que l'on avait trouvé la porcherie déserte.
Le Juge dissertait sur la législation,
S'exprimant d'une voix faible, douce et experte.

L'acte d'accusation n'était pas vraiment clair
Et l'Escarquin semblait prêcher dans le désert
Car nul en cette cour n'aurait pu préciser
De quoi exactement le porc on accusait.

Les Jurés s'étant fait chacun leur opinion
(Bien avant qu'on eût lu l'acte d'accusation),
Tous parlaient à la fois et ne pouvaient saisir
Ce que séparément ils essayaient de dire.

« Sachez... leur dit le Juge. – Nenni ! fit l'Escarquin.
Votre législation ici ne convient point.
Permettez-moi de dire devant ce tribunal
Que l'affaire est liée au vieux droit féodal.

Vous accusez ce porc de Haute Trahison
Alors que vous n'avez pas la moindre raison.
Quant à l'accusation d'insolvabilité,
Je puis dégager sa responsabilité.

L'acte de désertion je ne conteste pas,
Mais au moment des faits le porc n'était pas là
Et dispose partant d'un solide alibi ;
Je ne comprends donc pas pourquoi on le poursuit.

Le sort de mon client se trouve entre vos mains, »
Termina l'Escarquin avant de se rasseoir.
Puis il fit signe au Juge, d'un geste de la main,
De compiler ses notes pour son réquisitoire.

Mais le Juge indiqua qu'il ne le pouvait point
Et pria l'Escarquin de le faire en son nom.
Or ce dernier requit avec tant de passion
Qu'il alla au-delà des dires des Témoins.

À l'heure du verdict, le Jury recula,
Trouvant ce mot vraiment trop dur à prononcer,
Et il demanda à l'Escarquin assis là
S'il voulait s'acquitter d'une telle corvée.

L'Escarquin complaisant exauça leur désir,
Bien que fort fatigué par ce si long procès.
Mais lorsqu'il déclara coupable le goret,
Certains Jurés grognèrent, d'autres s'évanouirent.

Le Juge étant trop nerveux pour ouvrir la bouche,
L'Escarquin se chargea de rendre la sentence.
Lorsqu'il se mit debout, il y eut un grand silence,
Au point qu'on aurait pu ouïr voler une mouche.

« Bagne à perpétuité », tel fut le châtiment,
Assorti d'une amende à payer en sortant.
Si le Juge flaira quelque vice de forme,
Le Jury déclencha une ovation énorme.

Toutefois l'allégresse fut de courte durée,
Car bientôt le geôlier les prévint en pleurant
Que ladite sentence resterait sans effet
Car le porc était mort depuis un certain temps.

La Cour se retira, la mine dégoûtée.
L'Escarquin quant à lui avait l'air dépité,
Puisqu'étant l'avocat commis à la défense,
Et il se mit sans fin à beugler sa souffrance.

Le Conseiller d'État sentit distinctement
Monter dans ses oreilles le triste beuglement
Jusqu'à ce qu'il s'éveille au bruit fou de la cloche
Que le Carillonneur agitait toute proche.

ACTE SEPTIÈME

LA MÉSAVENTURE DU COMPTABLE

On chassa l'Escarquin à grands coups de fourchettes,
À coups de dés à coudre, d'espoirs, de précautions.
On le mit en péril armés d'un lot d'actions,
Par l'appât d'un sourire ou d'une savonnette.

Le Comptable animé d'un courage tout neuf
(Ce qui ne manqua pas d'étonner les marins)
Partit tête baissée, à l'image d'un bœuf,
Dans son désir soudain de trouver l'Escarquin.

Mais tandis qu'il chassait à coups de dés à coudre,
L'Attrape-anthrope vint, aussi prompt que la foudre,
Fondre sur le pauvre homme qui, au vu du péril,
Ne put qu'hurler, sachant toute fuite inutile.

Il offrit de payer intérêt, principal,
Proposa de signer un gros chèque « au porteur »,
Mais tout cela ne fit qu'exciter l'animal
Qui l'attaqua avec davantage d'ardeur.

Notre homme esquiva les mâchoires fulmineuses
Qui sans aucun répit tentaient de le happer,
Fit mille cabrioles afin d'y échapper
Jusqu'à défaillir sous le coup du désespoir.

L'Attrape-anthrope fuit à l'arrivée des autres
Qui, entendant des cris, dirent : « C'est l'un des nôtres ! »
Faisant tinter sa cloche, le vieux Carillonneur
Déclara gravement : « C'est ce dont j'avais peur ! »

Lorsqu'ils eurent enfin retrouvé le Comptable,
Ils s'aperçurent qu'il était méconnaissable :
Son visage était noir et son gilet tout blanc,
Phénomène bizarre, voire des plus troublant.

Sous les yeux béants des spectateurs effarés,
Il se leva d'un bond, en habit de soirée.
Avec des grimaces il s'efforça de mimer
Ce qu'avec sa langue il ne pouvait exprimer.

Puis il tomba assis, se peigna de ses mains
Et se mit à chanter de flabiles refrains,
Jouant des castagnettes avec des osselets,
Disant des mots sans suite, preuve qu'il délirait.

« Il faut l'abandonner à son triste destin,
Dit le Carillonneur, voulant continuer.
Nous venons de gâcher une demi-journée.
Si nous tardons encore, adieu notre Escarquin ! »

ACTE HUITIÈME

L'ÉVANOUISSEMENT

On chassa l'Escarquin à grands coups de fourchettes,
À coups de dés à coudre, d'espoirs, de précautions.
On le mit en péril armés d'un lot d'actions,
Par l'appât d'un sourire ou d'une savonnette.

Ils frissonnaient déjà à l'idée d'un fiasco
Car le soleil allait se coucher très bientôt.
Le Castor notamment, enfin intéressé,
Gigotait comme un fou, risquant de se blesser.

Le Carillonneur dit : « Écoutez ! C'est Machin !
Je suis sûr que c'est lui ! Écoutez, je vous prie
Il a un air tout drôle et pousse des hauts cris :
Il a certainement trouvé un Escarquin ! »

Les marins firent tous de grands yeux extasiés.
« Il est drôle à mourir ! » cria le Charcutier.
C'était le Cuisinier, leur héros anonyme,
Qu'ils pouvaient contempler tout en haut d'une cime.

Durant quelques secondes il se dressa sublime
Devant ses compagnons paralysés d'effroi
Qui le virent soudain, sans qu'on sache pourquoi,
D'un formidable élan se jeter dans l'abîme.

On l'entendit hurler : « Oh ! C'est un Escarquin ! »
Les autres bouche bée n'osaient y croire trop.
Comme ils se décidaient à applaudir enfin,
Il y eut un cri sinistre : « Oh là là ! C'est un Cro... »

Le silence suivit. Quelques-uns prétendirent
Qu'ils avaient entendu un vague et long soupir
Ressemblant trait pour trait à la syllabe « ... jun »,
Mais les autres expliquèrent : « C'est la bise qui geint. »

Jusqu'à la nuit tombée ils cherchèrent en vain
Une trace, un indice, un bouton, une plume,
Qui pût leur indiquer cet endroit dans la brume
Où le bon Cuisinier avait vu l'Escarquin.

Au milieu de sa joie, au milieu de ses rires,
Au beau milieu du mot qu'il essayait de dire,
Il avait disparu doucement et soudain
Car l'Escarquin était, voyez-vous, un Crojun.

FIN

ANNEXE

JACABLARIADE (*Jabberwocky*)

C'était la mijotée et les blichons baviles
Tout au long de la loinde, allaient girant, tariant.
Les grands balagousiers se sentaient tout flabiles
Sous les exgrounements des chloroporcs vrouillants.
« Prends garde au Jacablar ! dit le père à son fils,
À ses crocs acérés, à ses serres d'ivoire.
Méfie-toi du Guïguï, cet oiseau-maléfice,
Et de l'Attrape-anthrope, être fort fulminoir ! »
Extrayant du fourreau sa lame de vorpap,
Le jeune chevalier se mit alors en chasse.
Après avoir en vain recherché l'ennimal,
Au pied d'un tantamier il s'assit de guerre lasse.
Soudain au beau milieu de ses pensées grossades,
D'une bizarreraie surgit le Jacablar,
Soufflant et burmouillant à s'en rendre malade,
Avec les yeux en feu et les pieds en canard.
La lame de vorpap pourfendit dans le lard
En frappant de plein fouet, et d'estoc, et de taille.
Le vaillant chevalier défit le Jacablar
Et caracoladant il rentra au bercail.
« Ainsi tu as enfin occis le Jacablar ?
Dans mes bras, fils radieux ! s'écria le vieillard.
Ô journée fabulesque ! Ô gigantesque liesse !
Hourra ! Hourra ! Hourra ! » glougna-t-il s'allégresse.